

Ms. F. 572

LE JEUNE PRINCE,

OU LA

CONSTITUTION

DE ***,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Par M. Merville.

Représentés pour la première fois, sur le Théâtre Royal de l'Odéon,
le 7 Juillet 1831.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,

BARBA, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.

BEZOU, BOULEVART SAINT-MARTIN.

—
1832.

132967-B Digitized by Google

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LE DUC , jeune homme de 17 ans.	Mlle	<i>Noblet.</i>
TELLHEIM , son ami (20 ans).	M.	<i>Lockroy.</i>
KARL DE TELLHEIM , frère de celui-ci.		<i>Chilly.</i>
STOLBERG , grand-chancelier.		<i>Duparai.</i>
LE PRÉSIDENT DE SALA.		<i>Doligni.</i>
WALDORF , grand-archiviste.		<i>Eric-Bernard.</i>
LE CAPITAINE DES GARDES.		<i>Paul.</i>
DEUX HÉRAUTS.		
UN HUISSIER DU CABINET.		<i>Tournan.</i>
EMMA DE WALDORF.	Melle	<i>Juliette.</i>
COURTISANS.		
MÉDECINS.		
GARDES.		
PEUPLE.		

(*La scène se passe dans une petite principauté d'Allemagne, sur les bords de l'Elbe.*)

LE JEUNE PRINCE.

ACTE PREMIER.

Une salle du Palais Ducal. Les appartemens du Duc régnant à gauche ;
ceux du Prince héréditaire à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

TELLHEIM, KARL, LE PRÉSIDENT, COURTISANS, OFFICIERS.

(*Au lever de la toile, les courtisans sont groupés auprès d'une porte à gauche du spectateur ; le Président se promène du fond à l'avant-scène, tenant le milieu du théâtre. Tellheim et Karl sont à droite, tout-à-fait en avant.*)

LE PRÉSIDENT, tirant sa montre.

Midi moins un quart ! voilà quatre heures que nous sommes là, et pas de nouvelles ; cela devient inquiétant.

TELLHEIM, à son frère.

Le cher Président s'impatiente. Le vieux Duc, notre seigneur et maître, est fort malade. Les médecins de son altesse ont déclaré que la crise dans laquelle il se trouve se terminerait par son rétablissement... ou par sa mort.

LE PRÉSIDENT, prenant du tabac dans une riche tabatière.

Ces messieurs les chambellans et officiers de la couronne se pressent là à la porte de monseigneur ; ils ne veulent pas, si le bon prince en réchappe, qu'on puisse les accuser de s'être approchés de celle de son successeur. Pusillanimité ! j'ai plus de courage que cela, moi ; je me tiens hardiment dans le juste milieu (*il écarte les jambes*) ; pas plus d'un côté que de l'autre, et prêt à me porter... où besoin sera.

TELLHEIM, à Karl.

Savez-vous que nous sommes presque des séditieux, de nous tenir ainsi à la porte du prince héréditaire avant que l'événement ne nous y ait autorisés.

KARL.

Moi, c'est possible; officier dans les gardes, cadet, et qui ai ma fortune à faire; mais vous, mon cher Tellheim, mon bon frère, vous êtes riche, philosophe, quoique vous n'ayez que vingt ans, n'ayant d'autre emploi à la cour que celui d'ami du jeune Duc, avec qui vous avez fait vos exercices, vous ne risquez rien à vous montrer indépendant.

TELLHEIM.

Hé bien! mon cher Karl, retirez-vous; vous n'êtes pas de service aujourd'hui: allez faire une petite visite à votre Emma, saluez-la de ma part: elle est belle, vertueuse, fille du vénérable Waldorf, le meilleur citoyen de ce Duché. Cette honorable famille consent à vous recevoir parmi les siens, je le vois avec le plus grand plaisir. Mais vous jugez mal de mon cœur, ou vous devez croire votre fortune meilleure que vous ne le dites. Nous sommes frères, égaux selon la loi de la nature: la loi des hommes met de la différence entre nous; je ne m'y soumets pas: les biens qu'ont laissés nos pères seront également partagés entre nous.

KARL.

Cher Tellheim, ah! que vous êtes bien digne du respect, de la tendresse que je vous ai voués!

TELLHEIM, lui prenant la main.

Votre tendresse suffit; je ne vous respecte pas, moi, je vous aime. (*Karl le serre dans ses bras, et va pour le quitter. Petit mouvement du côté des courtisans.*) Un moment; il se passe là quelque chose; peut-être aurez-vous des nouvelles à porter au père de votre Emma.

(*La porte à gauche s'ouvre; le Président s'approche vivement des courtisans, et montre comme eux une grande curiosité.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHANCELIER DE STOLBERG en s'marce, trois
MÉDECINS vêtus à l'antique, deux HÉRAUTS.

KARL, à son frère.

Le chancelier sort de l'appartement de monseigneur.

TELLHEIM.

Il est suivi des médecins.

LE PRÉSIDENT, à Stolberg.

Hé bien, monsieur le chancelier, que devons nous craindre?
que devons-nous espérer?

(Les courtisans l'entourent)

STOLBERG.

Messieurs... nous avons à la fois de quoi nous désoler et
nous réjouir ; mais procédons méthodiquement... Messieurs
les Hérauts, acquittez-vous des devoirs de votre charge.

LE PREMIER HÉRAUT, découvert, tenant à la main un drapeau
noir, et s'approchant d'une des fenêtres du fond.

Peuple, sujets de cette principauté, son Altesse royale le
noble duc Ludwig, votre haut et puissant seigneur et souve-
rains est mort.

STOLBERG, aux Courtisans, tirant son mouchoir et essuyant ses
yeux.

Notre souverain est mort, messieurs.

LE PREMIER HÉRAUT, agitant son drapeau.

Le duc Ludwig est mort ! le duc Ludwig est mort !

(Pendant ce jeu de scène, les courtisans ont tiré leurs mou-
choirs comme le Chancelier.)

LE SECOND HÉRAUT, coiffé d'une toque garnie de plumes, vêtu
d'un habit élégant, s'approche vivement d'une autre croisée où il
agite un drapeau armorié.

Vive son Altesse royale le duc Alfred ! vive le duc Alfred !
Vive le duc Alfred !

VOIX, dehors.

Vive le duc Alfred ! vive le duc Alfred !

STOLBERG.

Arrachons-nous à notre douleur, Messieurs; voici le moment de nous livrer à la joie.

(*Le Président et les courtisans traversent vivement le théâtre et entrent en se foulant dans les appartemens de la droite.*)

KARL, à Tellheim.

Vous n'entrez pas ?

TELLHEIM,

Laissons passer ces fidèles de cour; ils sont plus pressés que moi... Allez, allez.

(*Karl sort.*)

SCÈNE III.

STOLBERG, TELLHEIM, PUIS UN PAGE; LE CAPITAINE DES GARDES.

VOIX, dehors.

Liberté! liberté! constitution!

STOLBERG, qui entrait gravement chez le prince, se retournant.
Quels sont ces cris?

(*Tellheim et lui prêtent l'oreille.*)

LES MÊMES VOIX.

Vive la liberté! constitution! constitution!

TELLHEIM.

Liberté! constitution! les cris qui se sont fait plusieurs fois entendre pendant la maladie du feu duc!

STOLBERG.

Et que son Altesse a sagement réprimés. Ils sont audacieux cette fois. (*Il s'approche d'une croisée; les cris redoublent et l'on entend de plus : A bas Stolberg! à bas! à bas!*)

TELLHEIM.

Ils vous insultent, je crois.

STOLBERG, très-ému.

Ce n'est rien, ce n'est rien. (*Il appelle.*) Holà, quelqu'un?
(*Un page paraît.*) Monsieur le capitaine des gardes. (*Celui-ci*

s'avance.) Comte, faites prendre les armes à la troupe, que vos dragons montent à cheval; voilà un rassemblement qu'il faut dissiper, repousser... et ne craignez pas d'employer la force.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Monsieur le grand chancelier répond de tout?

STOLBERG.

Oui, oui, monsieur; notre souverain n'a que dix-sept ans: il est majeur d'après nos lois, mais son oncle en mourant l'a recommandé à mon zèle... allez. (*Le Capitaine des Gardes s'incline et sort.*) Liberté! constitution! Toute la diplomatie européenne approuvera les mesures que je prends

TELLHEIM.

Il est certain qu'elle ne favorise ces idées-là qu'à moitié.

STOLBERG.

Et elle a raison, monsieur. Avec des chambres, des discussions publiques où tout se montre au grand jour, la diplomatie est assommée: elle résiste, c'est tout simple, c'est tout naturel. En tout cas, je vais rendre compte à son Altesse.

TELLHEIM.

Voici monseigneur lui-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DUC, LE PRÉSIDENT, COURTISANS,
OFFICIERS, DAMES, PAGES.

LE PRINCE, aux courtisans qui se pressent autour de lui.

Merci, merci, messieurs; je suis sensible à l'empressement que vous me témoignez. Mon premier devoir est de payer le juste tribut de larmes que je dois à mon parent, à mon souverain; de faire rendre à sa dépouille mortelle les honneurs qui lui sont dus; mais je déclare que tout sera maintenu dans cette cour, et qu'aucun de ceux qui ont loyalement servi le vieux duc ne sera dépouillé de ses dignités, ni de ses emplois.

LES COURTISANS, entre-eux.

Voilà des paroles vraiment royales; un jeune souverain qui promet de faire le bonheur de son pays.

(*Tumulte, cris dehors.*)

LE PRINCE.

Quel est-ce bruit?

LE PRÉSIDENT.

Celui de la joie publique ; l'expression de l'enthousiasme de vos heureux sujets , monseigneur.

(*Fusillade; cris de femmes et d'enfans , qui se perdent dans l'éloignement.*)

LE PRINCE , au Président.

Mais, monsieur, il n'y a là ni joie, ni enthousiasme, à ce qu'il me semble.

(*Petit moment de silence. Les courtisans s'entrecroisent.*)

TELLHEIM, avec une ironie amère.

Réception de joyeux avènement que l'on fait à vos heureux sujets à coups de fusils.

LE PRINCE, vivement.

Comment? mais je n'entends pas cela?

STOLBERG, s'avancant avec assurance.

C'est par mes ordres, monseigneur, que tout ceci s'exécute. Rien ne doit inquiéter votre Altesse : la troupe tire en l'air.

TELLHEIM, à part.

Voilà comme on dit la vérité aux princes.

STOLBERG, continuant.

On effraie les séditieux, mais sans plus graves sévices.

LE PRINCE.

Les séditieux! mais je ne veux pas de séditieux sous mon règne; je veux gouverner pour le bonheur de tous mes sujets; mais je n'entends recevoir la loi de personne.

LE PRÉSIDENT, aux Courtisans, mais à voix haute.

A un âge si tendre, tant de fermeté! Cela est d'un bon augure, messieurs.

LE PRINCE, à Stolberg.

Mais ces gens se sont-ils expliqués? que demandaient-ils?

STOLBERG.

On a entendu dans le tumulte les grands mots à l'ordre du

jour : liberté ! constitution ! M. le baron de Tellheim était là comme moi.

TELLHEIM.

Oui, et à travers ces cris, j'ai très-distinctement remarqué ceux de vive Alfred ! vive notre souverain !

STELBERG.

Parmi les malveillans il s'est probablement trouvé quelques sujets bien intentionnés.

TELLHEIM.

Et M. le grand-chancelier a fait tirer sur tous ?

LE PRÉSIDENT, aux courtisans, en prenant une prise de tabac.

En l'air, en l'air.

TELLHEIM.

D'ailleurs, Dieu connaîtra les siens.

SCENE V.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES.

STOLBERG, vivement.

Hé bien, monsieur, vous voilà de retour ?

LE CAPITAINE.

Tout est rentré dans l'ordre. Quelques charges de cavalerie, quelques coups de carabine ont fait justice de ces brouillons.

LE PRINCE.

Il n'y a pas eu effusion de sang ?

LE CAPITAINE.

Monseigneur ? . . .

STOLBERG, ne le laissant pas achever.

Vous avez fait tirer à poudre . . . comme je vous l'avais recommandé. Bien, très-bien. (*Se tournant vers le prince.*) C'est dans les premiers momens surtout qu'il faut se montrer fort.

LE PRINCE.

Constitution ! constitution ! comprennent-ils seulement ce que c'est ?

STOLBERG.

Ils veulent, comme en France, un trône et des institutions républicaines.

TELLHEIM, souriant.

S'ils veulent bien se contenter de cela...

LE PRINCE.

Il me semble, moi, qu'un souverain sage, qui a de bonnes intentions, peut faire plus de bien avec sa volonté libre, qu'embarrassé par des entraves qui ne sont utiles à personne.

STOLBERG.

Nuisibles à beaucoup d'intérêts, monseigneur, et humiliantes pour le chef de l'État.

LE PRÉSIDENT.

Très-humiliantes, très-humiliantes (*à part*), et pas du tout commodes pour les gens de cour.

TELLHEIM, au Prince.

Cependant, monseigneur....

LE PRINCE.

Eh bien, quoi?..... Vous êtes libéral, je le sais, vous, Tellheim.

TELLHEIM.

Pas plus que votre altesse ne l'était à l'université.

LE PRINCE.

A l'université.... vous me faisiez lire le Constitutionnel et le Courrier-Français... Aujourd'hui je vois les choses..... d'un autre oeil.

TELLHEIM.

Je comprends parfaitement cela... Cependant régner par la loi est, à mon avis, une chose facile, et légère pour la conscience; on ne fait qu'obéir à ce qui est décidé. Mais il y a quelque chose d'inquiétant à n'avoir pour règle que ses lumières; car il faut d'abord avoir foi en soi-même, et qui est sûr de ne se jamais tromper? pour-moi, cela me ferait peur.
(*Petite pause.*)

STOLBERG.

Un souverain ne s'en rapporte pas uniquement à lui.

LE PRÉSIDENT.

Il a ses conseillers.

STOLBERG.

Ses ministres.

TELLHEIM.

Ses courtisans. (*A part.*) Ses valets de chambre et ses maîtresses. (*Haut.*) J'avoue qu'avec cela il y a bien des chances pour ne commettre ni injustices, ni passe-droits, ni rien de répréhensible.

STOLBERG, tirant un papier d'un portefeuille, et le présentant au Prince.

Prévoyant le malheur qui vient de nous frapper (*il indique l'appartement du défunt*) et le bonheur dont nous allons jouir.... (*Il s'incline devant le prince.*)

LE PRINCE.

Hé bien, monsieur le chancelier ?

STOLBERG.

J'avais préparé un travail dans le but de faire quelques heureux.... pour signaler la bienvenue de votre altesse royale.

LE PRINCE.

Ah ! ah ! une promotion...

STOLBERG.

Dans l'ordre de l'Éléphant rouge.

LE PRINCE.

Grand commandeur... Point de nom ?

STOLBERG.

C'est la seule dignité de cette importance qui soit vacante dans cet ordre illustre.

LE PRINCE.

Pourquoi ne pas m'indiquer un candidat ?

STOLBERG, haïssant les yeux.

Monseigneur....

TELLHEIM, à part.

Le candidat c'est lui... Modestie de chancelier.

LE PRINCE, se grattant le front.

Je tiens beaucoup à ne pas débiter par un choix douteux.

STOLBERG.

Qui aurait la hardiesse de blâmer?...

LE PRINCE.

Ah! monsieur de Stolberg, c'est que ce n'est point assez qu'on ne blâme pas; je voudrais qu'on approuvât.

UN HUISSIER, annonçant.

Monsieur le grand archiviste Waldorf.

LE PRINCE, vivement.

Et mais voilà justement le nom qu'il faut mettre ici... Waldorf. On dit beaucoup de bien de cet homme. (*Rendant le papier à Stolberg.*) C'est lui que je choisis.

STOLBERG, à part.

Je trouverai toujours ce Waldorf sur mon chemin!

LE PRÉSIDENT, de même, et prenant une prise.

Le grand chancelier m'a l'air d'un homme qui s'embourbe.

LE PRINCE, à l'huissier.

Faites entrer M. de Waldorf.

TELLHEIM, le retenant.

Un moment. (*au Prince.*) Si, avant de le recevoir et de lui accorder cette faveur, votre altesse voulait m'entendre un moment en particulier?

LE PRINCE.

Très-volontiers, Tellheim; très-volontiers. Qu'avez-vous à me dire? (*aux autres.*) Eloignez-vous un peu, messieurs, je vous prie.

(*Les courtisans se retirent au fond.*)

STOLBERG, à part en les suivant.

Ce jeune homme-là se donne bien de l'importance; il faut que je l'éloigne.

LE PRÉSIDENT, de même.

Ce diable de Tellheim! le prince a une véritable amitié pour lui; il faut que je le cultive.

LE PRINCE, à Tellheim.

Hé bien?

TELLHEIM.

Monseigneur daigne-t-il se souvenir que dans l'espèce d'exil

où sa jeunesse s'est écoulée, il avait bien voulu me décorer du titre de son ami ?

LE PRINCE.

Comment ? mais je m'en souviens fort bien. Je vous dois des services que je n'oublierai jamais. Votre complaisance n'a rien négligé pour m'appianir la route des hautes études, si hérissée d'épines et de difficultés. Si je monte à cheval avec quelque grâce, si j'ai acquis quelque distinction dans la noble pratique de l'escrime, c'est à votre zèle, c'est à votre profond attachement que je le dois. . . Parlez donc : est-ce que la dignité dont je viens de disposer serait l'objet de vos désirs ?

TELLHEIM.

Ah ! monseigneur ! des croix, des rubans ; vous savez depuis long-temps ce que je pense de cela. — Dans vos mauvais jours, vous m'avez fait promettre que, si vous aviez le malheur de monter sur le trône, je vous donnerais tous les avis que je croirais utiles à votre gloire et au bien public.

LE PRINCE.

C'est vrai, je vous l'ai demandé (*après un petit temps*) ; je vous le demande encore.

TELLHEIM, à part.

Avec un peu moins d'empressement que par le passé (*haut*). Je dois donc avertir votre altesse que l'homme dont elle vient de faire un si pompeux éloge, dont elle paraît vouloir élever si haut la fortune. . . .

LE PRINCE, vivement.

Hé bien, achevez.

TELLHEIM.

Ce Waldorf est l'auteur d'un pamphlet anonyme publié depuis la maladie de votre oncle, et qui vous a rempli d'une si vive indignation.

LE PRINCE, avec feu.

Quoi ! cet infâme libelle, œuvre d'un détestable flatteur, qui, dans le dessein de me plaire, a porté la douleur et peut-être la mort dans le sein de mon parent, de mon souverain !

TELLHEIM.

Waldorf, Waldorf en est l'auteur.

LE PRINCE.

Qui donc a de la vertu ? à qui donc faut-il accorder de l'estime, si cet homme a été si lâche et si pervers ! (*prenant la main à Tellheim*). Mais êtes-vous bien certain ? avez-vous une preuve bien évidente ?

TELLHEIM.

J'attache la plus grande importance à ce que votre Altesse ne doute point de mes paroles

LE PRINCE.

Je n'en doute en aucune façon... Vous me faites mal, Tellheim, mais je vous remercie. (*A l'huissier.*) Dites à Waldorf qu'il se retire, et que jamais il ne se présente à mes yeux, (*à Stolberg*). Monsieur le grand Chancelier, (*celui-ci s'avance respectueusement*) Donnez-moi cette liste de promotions.

(*Stolberg lui remet le papier. Le prince prend une plume et efface avec colère le nom de Waldorf.*)

STOLBERG, à part.

Il biffe son nom. Le grand collier me reviendra.
(*Le Président vient lui offrir une prise de tabac.*)

LE PRINCE.

Monsieur de Stolberg, vous me présenterez au plus tôt un candidat pour l'emploi de grand archiviste.

STOLBERG.

Monseigneur... je ne vois que... le frëiherr Claus Stolberg...

TELLHEIM.

Votre frère ?

STOLBERG.

... Mon frère... c'est un garçon plein de mérite.

TELLHEIM.

Je le connais ; il n'y a pas un meilleur piqueur que lui dans tout le duché.

LE PRINCE.

Eh bien, soit... autant lui qu'un autre

TELLHEIM, à part.

Et voilà comme les emplois se donnent.

LE PRINCE, à un des Courtisans.

Monsieur le grand-maréchal, suivez-moi, et occupons-nous des honneurs funèbres que nous devons rendre à celui que nous avons perdu (à un autre.) Monsieur le surintendant, vous donnerez vos ordres pour que les spectacles et autres lieux de divertissemens soient fermés pendant quarante jours.

TELLHEIM, à part.

Coup de fortune pour les maisons de jeu qui resteront ouvertes.

(*Le Prince, le président et les courtisans sortent.*)

LE PRÉSIDENT, à part en sortant

Si ce petit bonhomme-là continue, il tiendra joliment sa cour.

SCÈNE VI.

STOLBERG, TELLHEIM.

STOLBERG.

Monsieur de Tellheim, je n'aurais point blâmé le choix de Monseigneur ; . . . Dieu me préserve de jamais me trouver en opposition avec son Altesse ; mais vous avez rendu un vrai service en arrêtant les effets de sa bonté pour Waldorf.

TELLHEIM.

Vraiment, monsieur le chancelier ?

STOLBERG.

Mais qu'avez-vous pu dire à monseigneur le duc pour le faire ainsi changer du blanc au noir ?

TELLHEIM.

Hum, hum, rien ; . . . un simple avis que j'ai cru nécessaire . . .

STOLBERG.

Il faut que notre jeune et gracieux souverain ait bien de la confiance en vous . . . Vous la méritez à tous égards.

TELLHEIM.

Je vous promets du moins que je n'en abuserai jamais.

STOLBERG.

Savez-vous, mon cher Baron, que j'ai été grand ami de

votre noble père ? . Il me disait toujours : « Mon cher comte , je suis fâché que vous soyez plus riche que moi ; je vous demanderais votre fille pour mon fils. »

TELLHEIM.

Pour moi ?

STOLBERG.

Ou pour votre frère ; je ne sais duquel de vous deux le bon seigneur entendait parler. Vous étiez de jeunes enfans dans ce temps-là . . . « Mon cher baron , lui répondis-je une fois , entre des gens de bonne et ancienne race qui se conviennent , qui s'aiment , la différence de fortune ne doit jamais être un obstacle. »

TELLHEIM.

Et cependant les choses en demeurèrent là ?

STOLBERG.

Votre respectable père mourut . . . Ah ! c'est une perte qui m'a été bien douloureuse . . . Je fus appelé dans les conseils de feu notre souverain ; je n'eus plus le temps de songer . . .

TELLHEIM.

Et aujourd'hui que vous me voyez en faveur . . .

STOLBERG.

Je me ressouviens de tout cela comme si c'était d'hier. Pensez-y , mon ami. Je n'ai qu'une parole : il en sera tout ce que vous voudrez.

TELLHEIM.

Vous me faites trop d'honneur.

STOLBERG.

Pour revenir à Waldorf . . .

TELLHEIM.

Il paraît que vous ne l'aimez guère.

STOLBERG.

Je le hais à la mort . . . Il ma joué tant de tours. A l'université , à notre début à la cour , auprès des ministres , auprès des femmes . . . Je l'ai toujours eu pour rival , et il m'a toujours supplanté.

TELLHEIM.

C'est impardonnable !

STOLBERG.

Ce qui m'irritait le plus c'est qu'on faisait toujours honneur de ses succès à son mérite. Son mérite ! que diable, j'en avais aussi, moi. J'étais d'une plus ancienne noblesse d'abord.

TELLHEIM.

Voilà qui était décisif.

STOLBERG.

Nous nous trouvâmes compétiteurs pour la charge de grand-archiviste : il l'emporta encore.

TELLHEIM.

Et toujours sous prétexte qu'il avait du mérite ?

STOLBERG.

Toujours.

TELLHEIM.

Une belle raison !

STOLBERG.

C'est ce que je me tuais de dire. À la fin, pourtant, je fus pourvu de la dignité de grand-chancelier. Mais grâce à qui ? grâce à ma femme, qui se trouva avoir beaucoup de crédit sur l'esprit du duc Ludwig. Je savais bien que tôt ou tard je verrais l'intrigant remis à sa place. Je ne suis pas méchant, pas vindicatif, mais...

TELLHEIM.

Vous êtes enchanté de le voir à bas.

STOLBERG, se frottant les mains.

Enchanté, oui, enchanté, je ne le nie pas. Il m'a fait souffrir assez long-temps.

TELLHEIM.

On pourrait lui faire subir quelques persécutions à son tour.

STOLBERG.

Ah ! que ce serait bien fait ! Est-ce que vous entrevoyez... Est-ce que vous auriez là-dessus quelque idée ?

TELLHEIM.

Non, je n'ai à ma disposition ni arbitraire, ni autorité d'aucune sorte. J'en suis fâché ; je suis sûr que monseigneur verrait avec plaisir qu'il fût un peu tourmenté.

STOLBERG.

Vous croyez ?

TELLHEIM.

J'en suis certain.

STOLBERG.

Il serait aisé de lui trouver un tort, un délit, un crime. Monseigneur n'a qu'à parler.

TELLHEIM.

Parler ! parler ! son altesse s'en gardera bien. L'adresse serait de comprendre ses vœux et d'aller au-devant.

STOLBERG.

Et je suis si dévoué, moi ! Il faut que je songe...

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, mon cher chancelier, notre grand-maréchal est un homme incomparable; nous aurons les plus belles funérailles... Ah ! ça, dites-moi donc un peu ? une chose de la plus haute importance... Nous conservons nos pensions ?

STOLBERG.

Pardon, pardon, mon cher Président.

LE PRÉSIDENT.

C'est que nos pensions, mon cher...

TELLHEIM.

Sont d'un haut intérêt... pour vous. Mais l'état doit avoir besoin que l'on fasse des économies.

STOLBERG.

Certainement, de larges économies sur tout espèce de dépense, excepté sur les gros traitemens.

LE PRÉSIDENT.

Et sur les fortes pensions, c'est entendu. Mais vous avez une foule de quémandeurs, de profétaires, savans, artistes, lettrés, qui pèsent sur le trésor : supprimez, supprimez cela. Voilà des économies bonnes à faire.

STOLBERG.

Ne vous inquiétez pas pour vos avantages, mon cher président, vous les conserverez tous ; mais vous entendez bien... qu'il faut nous en rendre digne.

LE PRÉSIDENT.

Perfas et nefas ordonnez.

STOLBERG, le prenant sous le bras.

Venez. (*A Tellheim en sortant.*) Monseigneur sera content de nous. Vous voyez mon zèle.

LE PRÉSIDENT.

Notre zèle.

TELLHEIM.

Je ne négligerai rien pour le faire valoir. (*Les regardant sortir.*) O dignes, dignes courtisans !

SCÈNE VIII.

TELLHEIM, KARL, EMMA.

EMMA, à Karl.

Le voici, le voici lui-même.

TELLHEIM, à part.

La fille de Waldorf ! (*Il reste au milieu du théâtre les bras croisés et s'efforçant de faire bonne contenance.*)

KARL.

Tellheim... voici Emma. Nous venons de quitter son père... Ce digne vieillard est en proie à la plus vive douleur. On lui a, dit-il, fait en ces lieux la réception la plus injurieuse. Mademoiselle vient à son insu... Eclaircissez-nous ce mystère : que s'est-il passé ? à quoi devons-nous attribuer un événement aussi imprévu ?

EMMA.

On nous a rapporté, monsieur, que c'était sur un mot dit secrètement par vous à notre jeune souverain, que son altesse avait tout à coup changé de dispositions à l'égard de mon père.

TELLHEIM, après un petit temps.

Karl, . . . mademoiselle, . . . ne me faites pas de questions; je n'ai rien à vous répondre.

KARL.

Comment? après les sentimens que vous-même avez fait voir ce matin; après les espérances que vous m'avez permis de concevoir?

TELLHEIM.

Ces espérances, . . . qui vous dit que je n'ai pas eu tort? . . . Mon frère, il y faut renoncer; je n'y dois plus donner mon assentiment.

KARL.

Tellheim, croyez-vous pouvoir vous jouer ainsi des engagements que vous m'avez fait prendre, des égards que je dois à une famille respectable et maintenant malheureuse; de mon bonheur, de ma vie?

TELLHEIM.

Mon ami, si vous saviez . . . Calmez-vous, calmez-vous. Ne cédez pas si facilement à l'ardeur de votre âge, de votre sang. — Vous n'êtes pas prudent comme je le voudrais, Karl. (*Il fait un pas pour sortir.*)

KARL, le retenant.

Vous ne nous quitterez pas. Vous vous flattez vainement que je me paierai de ce langage obscur et énigmatique. Qu'est-il donc survenu? que veut-on? où prétend-t-on nous conduire, si le premier jour du nouveau règne est ainsi marqué par l'arbitraire et par un odieux outrage au digne objet de la vénération publique.

TELLHEIM.

Vous parlez avec une liberté, vous avez des idées . . .

KARL.

Ces idées sont dans toutes les têtes aujourd'hui, et il ne faut pas qu'on se flatte d'en arrêter les progrès.

TELLHEIM.

Je ne puis vous entendre plus long-temps; adieu.

KARL, au désespoir.

Quoi! me laisser ainsi dans des anxiétés cruelles!

TELLHEIM.

Adieu ! (*Il sort.*)

SCENE IX.

KARL, EMMA.

KARL, à Emma qui tient son mouchoir sur ses yeux.

Emma !... Emma !... vos larmes recommencent à couler. Que ne puis-je, au prix de mon sang...

EMMA.

Monsieur Karl, réprimez ces transports qui sont contraires à vos devoirs, et que je ne puis souffrir sans manquer aux miens. Ce qu'on nous avait rapporté n'est que trop vrai : votre frère ne s'en est pas défendu, il est notre ennemi déclaré. Entre lui et nous il ne vous est pas permis de choisir, ni même d'hésiter. Laissez-moi me retirer, je vous prie.

KARL, la retenant.

Je vais vous accompagner auprès de votre père : ce qui vient de se passer me paraît incompréhensible. Mon frère ne peut être l'auteur des calomnies dont vous seriez victime. Mais quand vous dites qu'il ne m'est permis d'hésiter ni de choisir entre lui et vous, vous me connaissez, Emma, sur ce qu'il y a de plus sacré, je vous jure que vous êtes dans l'erreur. Le baron s'est montré aujourd'hui juste et pénétré des plus tendres sentimens de la nature ; il a voulu réparer à mon égard l'iniquité des lois, et me donner, dans le patrimoine de nos pères, la part qu'elles me déniaient. Votre cœur peut vous dire combien le mien a été touché d'un procédé si noble et si généreux. Cependant, si mon malheur veut que les choses soient en effet ce qu'elles paraissent, vous verrez qu'il n'y aura aucune indécision en moi ; il n'y en a même pas dès ce moment.

EMMA.

O Ciel ! qu'osez-vous dire ?

KARL.

Les biens que mon frère voulait me donner, son amitié qui m'était si chère, je renonce à tout ; je ne dois d'affection, de reconnaissance de fidélité qu'à vous seule.

EMMA:

Je ne puis vous faire un reproche de penser ainsi. Je suis

sensible à cet excès d'attachement ; mais il vous égare. Mon père est sans fortune : le produit de ses emplois était son unique ressource : le voilà tombé dans la disgrâce de son souverain ; son plus cruel ennemi, dépositaire du pouvoir suprême, en va user pour nous persécuter, pour consommer notre ruine ; puis-je consentir à ce que vous unissiez votre sort au nôtre ?

KARL.

Emma , chère Emma ! à toutes les grâces qui font l'ornement de votre sexe, vous unissez les vertus que tout le monde estime en votre père. Ce matin, en sa présence, vous m'avez dit que vous m'aimiez. . . Je vous ai crue. . . j'ai dû vous croire. . . vous m'aimiez, Emma ; l'assurance que vous m'en avez donnée, vous ne pouvez plus la révoquer.

EMMA , pleurant.

J'ai parlé dans la sincérité et dans la naïveté de mon cœur, tout m'y autorisait ; mais tout est changé : le malheur s'est jeté entre nous , sa main cruelle nous sépare et s'oppose à ce que nous songions jamais l'un à l'autre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, WALDORF.

EMMA , courant à lui.

Mon père !

WALDORF.

Ma fille , il est donc vrai , c'est ici que vous aviez porté vos pas ?

EMMA.

Pardonnez-moi. Cette disgrâce si soudaine, si imprévue, je ne voulais pas y croire ; je me flattais que quelque erreur...

WALDORF.

Hé bien ! tout vous est confirmé , sans doute ? Pour moi , l'avertissement qui m'a été donné ne me permettait pas d'espérer qu'on se fût mépris.

KARL.

Emma voulait implorer. . . .

WALDORF, l'interrompant.

Quoi , monsieur ? . . . ma grâce. . . . Je n'ai pas mérité l'in-

justice qui m'accable ; je la supporterai sans me plaindre , mais je n'en poursuivrai la réparation par aucune démarche humiliante. Venez , ma fille.

SCÈNE XI.

LES MÉMES, LE CAPITAINE DES GARDES, plusieurs SOLDATS,
puis les COURTISANS et TELLHEIM.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Baron de Waldorf, au nom de son altesse royale le grand-duc , je vous arrête. Vous allez me suivre au vieux château.

KARL.

Quoi ! monsieur , on ose attenter à la liberté.....

EMMA.

Quoi ! la persécution suit de si près l'injustice ! (*A Karl, éplorée.*) Vous voyez , Karl.....

WALDORF.

De qui émane l'ordre ?

LE CAPITAINE.

De M. le président de Sala. Le voici.

WALDORF.

De quels crimes m'accuse-t-on ?

LE CAPITAINE.

C'est à vos juges qu'il appartient de vous en instruire. Je ne suis chargé que de mettre ce mandat à exécution.

KARL.

Monsieur..... vous prêtez votre ministère à la plus lâche iniquité.

LE CAPITAINE.

Jeune homme , soyez plus circonspect , et souvenez-vous que j'ai parlé au nom du prince.

(*Ici les courtisans paraissent.*)

WALDORF, au Capitaine des gardes.

Faites votre devoir , monsieur.

EMMA, se jetant dans ses bras avec désespoir.
Mon père ! mon père !

WALDORF.

Du courage , mon enfant , de la résignation. Voilà ce que trop souvent on doit attendre des hommes ; mais je vous ai appris à placer ailleurs votre confiance et votre espoir. Adieu . . . laissez-moi ; retournez auprès de votre mère , qui a plus que moi besoin de vos consolations. (*A Karl, qui présente la main à Emma.*) Que faites-vous , monsieur ? ma fille s'en retournera seule. Mon nom la fera respecter. Je ne vous confonds pas avec votre frère ; mais entre votre famille et la mienne tout est fini.

KARL.

Ah ! vous ne pouvez oublier !

WALDORF, sans l'écouter, au Capitaine des gardes.
Partons , monsieur.

TELLHEIM, qui vient d'entrer.

Quoi ! déjà !

(*Waldorf suit ses gardes, qui sortent. Emma et Karl, séparés l'un de l'autre, témoignent leur désespoir. Les courtisans s'entre-regardent. Tellheim se montre agité d'un sentiment profond à la vue de ce qui se passe. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un vestibule ; au fond le grand escalier conduisant aux appartemens du Prince.

SCÈNE PREMIÈRE.

TELLHEIM , *seul.*

Dz quel train ils ont été ! Je commence à être effrayé du succès de mon audacieuse épreuve. Soixante ans d'une vie sans reproche n'ont pas protégé ce vieillard : le voilà dans les fers , sous la main d'un pouvoir ennemi , comme s'il était coupable de tous les crimes. Pourquoi ? parce qu'il a déplu à un enfant à qui la loi civile ne laisserait pas la gestion de ses biens , et que la loi politique rend maître des nôtres , de nos libertés , de notre vie. Monstruosité ! . . . Présentons-nous devant lui ; déclarons-lui avec franchise que je n'ai pas assez compté sur le pouvoir de mes paroles , et que j'ai voulu lui faire comprendre , par un fait , par la persécution du plus vertueux de ses sujets , combien la volonté d'un souverain est insuffisante pour faire le bien et empêcher le mal. Il est bon ; je l'ai trouvé jusqu'ici accessible aux idées généreuses ; faisons-le trembler de la responsabilité qui pèse sur lui.

SCÈNE II.

TELLHEIM , STOLBERG , LE PRÉSIDENT.

STOLBERG , descendant le grand escalier , au Président , qu'il rencontre.

Ah ! président , je vous rencontre à propos. Je quitte son altesse , dont je suis vraiment enchanté. Notre maître veut que l'affaire de Waldorf soit instruite et jugée sans le moindre délai. L'étiquette exige que , durant l'exposition du dernier souverain , son successeur ne reçoive personne : monseigneur vous ordonne de mettre ces instans à profit.

LE PRÉSIDENT.

Je comprends. Un acte de rigueur ne doit pas obscurcir la sérénité des premiers momens d'un nouveau règne. Les esprits superficiels blâment l'étiquette, parce qu'ils ne la comprennent pas. On vient de m'apporter le rapport sur le crime de Waldorf. Voici son interrogatoire. Je suis convaincu qu'il est coupable.

STOLBERG, prenant le papier.

Voyons ses réponses.

LE PRÉSIDENT.

Il n'a rien répondu du tout; et selon la maxime de notre siège : *Silentium pervicax assensus*.

STOLBERG.

Mais alors il faut des témoins.

LE PRÉSIDENT.

En les encourageant un peu, nous n'en manquerons pas.

STOLBERG.

Il y en a d'ailleurs.

TELLHEIM.

Et qui? que disent-ils?

STOLBERG.

Vous ne savez donc pas?

TELLHEIM.

Non; j'ai cru que le grand archiviste était arrêté seulement pour avoir déplu au prince.

STOLBERG.

C'est d'abord... quelque chose, à ce qu'il me semble.

LE PRÉSIDENT, lui offrant une prise.

Trahison, félonie.

STOLBERG.

Au reste, il y a un fait.

LE PRÉSIDENT.

Oh! oui, un fait. *Primum constat de corpore delicti*.

TELLHEIM.

Qu'est-ce donc?

STOLBERG.

Un abus de confiance très-criminel dans l'exercice de ses fonctions.

TELLHEIM.

Mais... un homme aussi intègre que Waldorf...

LE PRÉSIDENT.

Détournement de pièces... soustraction de titres et de chartes : cela peut être pour l'état du plus grand préjudice...

TELLHEIM, involontairement.

Quelle horreur !

LE PRÉSIDENT.

N'est-ce pas, que c'est une horreur ? Il n'y a qu'une voix là-dessus.

TELLHEIM.

Je suis sûr qu'il y en a deux, car M. le grand chancelier doit penser comme vous.

STOLBERG, au Président.

Allez donc ; faites assemblez ^{r m} messieurs les conseillers, vos collègues.

LE PRÉSIDENT.

Ils sont déjà assemblés dans la chambre du conseil ; ils n'attendent que moi et le prévenu, que j'ai ordonné aussi qu'on fit comparaître.

STOLBERG.

Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être juste, humain, et de vous renfermer dans les bornes de vos devoirs et de l'équité.

LE PRÉSIDENT.

Comptez sur moi et sur messieurs ; il ne sera rien décidé que notre conscience n'approuve. (*Bas à Stolberg en sortant.*) L'accusé sera condamné à l'unanimité.

SCÈNE III.

TELLHEIM , STOLBERG.

TELLHEIM.

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends. J'avais pensé que le désir d'être agréable au prince vous avait seul engagé à user de quelque rigueur envers Waldorf , mais ceci prend un caractère.....

STOLBERG.

J'ai cru comme vous d'abord que Waldorf en serait quitte pour le petit désagrément qui a suivi sa disgrâce ; mais le premier regard porté sur sa gestion nous a révélé..... cette forfaiture , qui ne peut être passée sous silence.

TELLHEIM.

Comment avez-vous fait cette découverte ?

STOLBERG.

Par l'entremise d'un de ses protégés , homme fort recommandable , et que ses talens feront arriver à quelque poste dans la grande chancellerie.

TELLHEIM.

Ah ! ah ! Vous ne vous en tenez pas cependant à l'unique témoignage de ce... galant homme.

STOLBERG.

Rigoureusement , cela suffirait , car les pièces sont des espèces de témoins aussi. Mais il faut que la justice ait trois fois raison , surtout quand elle condamne.

TELLHEIM.

Une belle maxime ! monsieur le grand chancelier. Allons , poursuivez ; vous aurez bien mérité du prince..... (*avec intention*) ; et je me flatte que le pays vous devra aussi de la reconnaissance.

STOLBERG.

Ah ! je ne biaise jamais quand il s'agit de mes devoirs. Ce serait mon père , ce serait mon fils , le service de mon maître avant tout. Aucune considération ne m'arrête. Par exemple , un autre à ma place hésiterait peut-être à donner suite aux idées dont je vous disais ce matin que votre père m'avait fait

part ; il craindrait d'éveiller les propos , en s'alliant à vous , qui deviez vous allier au condamné , c'est-à-dire , à l'accusé. Hé bien ! moi , ça ne m'arrête pas du tout. Pourquoi ? C'est que , quand on est intègre , tranquille avec soi-même , on se moque du *qu'en dira-t-on* . . . Voulez-vous ma fille ?

TELLHEIM.

N. . . . on ; je n'ai pas encore de raisons pour renoncer au célibat.

STOLBERG.

Hé bien ! votre frère ? . . . C'est un Tellheim comme vous , et je ne tiens , moi , qu'au nom , à une famille vénérable par son antiquité , et en crédit à la cour. Karl , étant le puîné , n'est pas riche , c'est entendu ; mais pourquoi avons-nous un prince absolu . . . maître de faire tout ce qui lui passe par la tête ? . . . Pour gratifier les personnes qu'il aime . . . pour leur donner des places , des pensions , pour faire leur fortune , enfin . . . Hé bien ! votre frère est un sujet rempli de mérite.

TELLHEIM.

Oui , assez joli garçon , assez bon militaire.

STOLBERG.

Nous sommes en paix ; ce n'est guère favorable à l'avancement d'un officier. Mais on peut en faire un ambassadeur. Qu'est-ce qu'il faut pour être ambassadeur ? . . . un nom . . . il en a un . . . un secrétaire : on lui en donnera deux. Hé ! pardieu ! le voici , l'intéressant jeune homme. (*Allant à lui.*) Venez , venez , cher Karl , nous parlions de vous. Je suis obligé de sortir ; mon devoir m'appelle , mais je vous laisse avec Tellheim ; il va vous faire part de certain projet . . . Je ne puis pas me vanter moi-même , je ne puis pas emboucher la trompette pour faire l'éloge de ma fille . . . Elle est charmante ; ma fille . . . belle , sage , spirituelle , riche . . . Écoutez votre frère ; et croyez-le sur ce que vous devez penser de nous. (*Tendant la main à Tellheim , qui ne lui donne pas la sienne.*) Adieu , mon cher baron ; adieu. (*Regardant les deux frères.*) Vous êtes deux jeunes gens charmans. Je regrette bien de n'avoir pas deux filles.

SCENE IV.

TELLHEIM , KARL.

TELLHEIM,

Ambitieux , sot et méchant ! c'est l'histoire de beaucoup de gens de son espèce.

KARL.

Frédéric , je vous cherche sans pouvoir vous rencontrer depuis l'affreux malheur qui est venu frapper ceux que je dois aimer et défendre. Je vous trouve enfin. Il faut que vous vous expliquiez ; il faut que vous me donniez le mot d'une énigme où s'égaré mon jugement , et ce que je croyais savoir des hommes et des choses de ce monde.

TELLHEIM.

Karl , doutez-vous de ma probité et de ma tendresse pour vous ?

KARL.

Non , ce malheur ne m'a pas encore frappé ; mais vous vous êtes accusé tantôt d'être l'auteur d'une affreuse machination ; je ne puis supporter cette idée. Cela est faux , Tellheim , n'est-ce pas ? Ayez pitié de moi. Vous avez menti ? Vous vous êtes calomnié.

TELLHEIM , souriant.

Je vous remercie de penser si bien de moi ; mais donnez-m'en une autre preuve que des paroles de jeune homme. Soyez patibut , attendez le résultat de ce qui se passe.

KARL.

J'ai trop attendu , Waldorf est traduit , comme un vil criminel , devant des juges iniques et prévenus. Je ne puis rester dans l'incertitude où me jettent ces étranges événemens. Je veux tout savoir , et sur-le-champ. Je ne vous quitte pas. Il y a ici un lâche que je dois punir , dont je prétends me venger ; je le découvrirai ; et , s'il n'a pas perdu les derniers sentimens d'un homme , il mesurera son épée avec la mienne ; je le tuerais ou il me tuera. S'il manque de cœur , comme son indigne conduite n'autorise que trop à le croire. . . .

TELLHEIM , effrayé.

Hé bien ?

KARL.

Je le poignarderai ! et le crime dont gémissent mes amis sera le dernier outrage qu'il aura fait à la société.

TELLHEIM, lui prenant la main et le regardant en face.

Et... si c'était moi ?

KARL, reculant.

Vous !... Vous avez déjà tenté de jeter cet affreux soupçon dans mon âme... (*lui prenant la main et pleurant*) Mon frère, mon frère, ne vous jouez pas de moi avec cette cruauté. (*criant*) Si c'était vous !... je me tuerais !

TELLHEIM.

Karl... j'ai étudié à Wilna... j'y ai connu un infortuné... dont vous me rappelez l'exaltation et la sensibilité. (*à lui même, joignant les mains*) Pauvre Sand ! (*à Karl reprenant le ton simple et naturel.*) Votre imprudence m'avait fait prendre le parti de vous cacher un dessein qui ne pouvait s'accomplir avec trop de mystère ; votre imprudence m'oblige à vous le révéler. (*L'amenant mystérieusement sur le devant de la scène et baissant la voix.*) Notre jeune souverain, dont j'ai approfondi le caractère dans l'exil où on l'a fait languir, a reçu du ciel une âme aimante, un cœur fier et généreux ; il désire avec passion le bonheur de ses sujets ; mais il est faible, indécis, et disposé à subir toutes les impressions que l'astuce et la méchanceté tenteront d'exercer sur lui. J'ai voulu frapper son esprit d'une grande et vive leçon. Il a foi en mes paroles ; je l'ai prévenu contre Waldorf, voulant lui faire comprendre, par un fait irrécusable, que sa disgrâce, même injuste, était la perte du malheureux qui s'en trouvait frappé.

KARL

Cependant Waldorf est accusé d'un crime controuvé, sans aucun doute, mais qu'on prouvera, et qui entraînera une sentence déshonorante...

TELLHEIM.

Pour ceux qui l'auront prononcée.

KARL.

Mais Emma est dans les larmes, dans le désespoir, mais la santé chancelante de sa mère a reçu une atteinte qui met ses jours en danger... Y a-t-il dans la toute-puissance de ce maître, auquel vous voulez donner une lumière de si grand

prix, quelque moyen de réparer cet outrage fait à la justice et à l'humanité?

TELLHEIM.

On approche.

KARL.

C'est Waldorf, entouré des satellites d'un Stolberg et d'un président de Sala!

TELLHEIM.

Modérez-vous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, WALDORF, HUSSIERS, GARDES.

KARL, courant à Waldorf.

Ah, monsieur! ah, mon père! est-ce en cet état que je devrais vous voir ici? vous, prisonnier, accusé...

WALDORF, l'interrompant.

Laissez-moi, monsieur de Tellheim. C'est à vous, c'est à votre frère que je dois, dit-on, mes malheurs. Je ne vous ai pas laissé ignorer qu'on m'en avait donné avis. Vous ne vous êtes pas justifié sur-le-champ, épargnez-moi ces vaines marques d'une compassion qui ne saurait trouver de sympathie dans mon cœur. Je vous ai déclaré que tout était rompu entre nous. (*A l'huissier qui l'accompagne.*) Avançons, monsieur.

TELLHEIM.

Arrêtez, je vous prie... Karl n'a jamais eu à se justifier d'aucun tort envers vous. Il allait devenir votre gendre; Emma le chérit comme celui qui devait être son époux. Ne faites pas leur malheur. J'avais promis de partager mes biens avec mon frère, je tiendrai ma parole

WALDORF.

Oui, je le crois étranger à cette intrigue; oui, je crois qu'il ferait le bonheur d'Emma. La générosité que vous faisiez voir ne m'avait pas décidé; ce que j'aimais en lui, c'était sa franchise, sa droiture, un nom sans tache et dont il me paraissait digne. Prouvez-moi qu'en portant celui de Tellheim, il ne courra pas risque d'être confondu avec un calomniateur, Emma est encore à lui, je suis encore prêt à le nommer mon fils.

TELLHEIM.

Vous me jugez sur des apparences trompeuses.

WALDORF.

Je suis tombé dans la disgrâce de mon souverain, et vous voyez quelle tempête imprévue elle fait éclater sur ma tête. Un mot qui n'a pas été entendu, que vous seul avez prononcé, a décidé de mon sort... Est-ce là une apparence, et me trompe-t-elle!

KARL.

Où vous a dit vrai. Oui, Tellheim a prévenu le duc contre vous, il l'a fait à dessein, il vient de me confier le motif qui l'a déterminé. Je ne puis l'approuver... Sachez donc...

TELLHEIM, l'interrompant vivement.

Mon frère! ce secret est le mien : oseriez-vous en abuser. Songez qu'il y va du bonheur de tout un peuple.

WALDORF.

O ciel! qu'entends-je? l'accusation qui pèse sur moi menace d'entraîner le déshonneur et la ruine de ma famille, si elle est prouvée. Et comment ne le serait-elle pas? auprès de juges comme ceux qui vont m'entendre?... Vous me sacrifiez à quelque rêve de jeune homme... bien beau, bien généreux, je n'en fais aucun doute; mais où vous ne trouverez pas de quoi me tirer de l'abîme quand vous m'y aurez précipité. Imprudent, imprudent! qui avez voulu jouer au sage! craignez de vous repentir trop tard. Le prince a confiance en vous : détrompez-le; ne perdez pas un instant; ne laissez pas à des hommes corrompus le temps de flétrir l'honneur d'un homme de bien. Dans un heure, ils auront imprimé sur mon front une tache qui ne s'effacera jamais.

KAHL, à Tellheim.

Ah! je frémis!... Waldorf a raison : vous avez cru être sage et vous n'avez été que téméraire...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES, PUIS LE PRINCE,
OFFICIERS, DEUX CHAPELAINS.

LE CAPITAINE.

Son altesse monseigneur le duc! . . . que tout le monde se retire

WALDORF, à l'huissier qui lui fait signe de le suivre.

Je suis à vos ordres, monsieur. (à Tellheim.) Profitez de cette occasion; détrompez le Prince; songez aux dangers que je cours, songez au désespoir de ma femme et de ma fille.

(Il sort.)

KARL, le suivant et lui prenant la main.

Je reste aussi. Monseigneur m'entendra. Il faut qu'il m'entende.

TELLHEIM.

Ne vous mêlez pas de cela. Laissez-moi parler seul.

(Ici le prince paraît. Quelques officiers en deuil le précèdent; deux chapelains marchent à ses côtés.)

LE CAPITAINE DES GARDES, aux deux frères.

Eloignez-vous, messieurs.

KARL.

Monsieur, il faut absolument que nous parlions à son altesse.

LE CAPITAINE.

Cela ne se peut pas.

TELLHEIM.

Il le faut cependant, monsieur.

LE CAPITAINE.

L'étiquette s'y oppose : les seuls officiers de la couronne . . .

TELLHEIM.

Mais il y va d'un intérêt . . . le service du souverain, de l'état . . .

LE CAPITAINE DES GARDES.

Adressez-vous à M. le grand chancelier.

LE PRINCE, à sa suite.

Attendez-moi ici, messieurs. Que personne ne me suive que mon premier chapelain.

KARL.

Il s'éloigne! Monseigneur!...

TELLHEIM, s'avançant aussi.

Monseigneur?...

LE CAPITAINE, les éloignant

Messieurs, messieurs!...

LE PRINCE.

Dans un autre moment, Tellheim... Les devoirs sacrés que je vais remplir ne me permettent pas de m'arrêter.

KARL.

Le moindre retard sera cause d'une injustice que votre altesse regrettera toute sa vie.

LE PRINCE, avec impatience au capitaine des gardes.

Faites donc votre devoir, monsieur.

KARL, à Tellheim, d'un ton éperdu.

Vous voyez! voilà comme vous étiez sûr de lui; voilà ce grand amour de l'équité sur lequel vous fondiez de si belles espérances!

LE PRINCE.

Insolent! (*Il fait un geste d'indignation, et après un petit temps, s'achemine vers la salle mortuaire.*)

LE CAPITAINE DES GARDES, à Karl.

Monsieur! vous allez vous retirer dans la salle des gardes et remettre votre épée entre les mains de l'officier de service.

KARL.

Mon épée? (*il la jette aux pieds du capitaine*) la voilà. (*Il ôte sa ceinture et la lui présente.*) Je vous rend aussi les insignes de mon grade, qui ne sont que des marques d'abaissement et de servitude. Vous n'avez plus de droits sur moi.

TELLHEIM.

Mon frère! que faites vous?

LE PRINCE, qui s'est retourné au moment où l'épée est tombée.
En ma présence !

TELLHEIM, intercédant.

Monseigneur ! vous ne connaissez pas la cause de cet emportement . . .

LE PRINCE.

Prétendriez-vous l'excuser ?

TELLHEIM.

Non, non ; mais vous m'avez honoré du titre de votre ami . . .

LE PRINCE, l'interrompant.

En abuser, c'est le perdre ; c'est me dire de vous le retirer.

TELLHEIM, avec fierté.

Retirez-le moi, vous en êtes le maître ; mais vous ne pouvez m'empêcher d'en conserver les devoirs et de les accomplir même au risque de vous déplaire.

LE PRINCE, outré.

Je vous dégage ; je vous dispense de tout. (*au capitaine des gardes.*) L'offense qui vient de m'être faite dans le palais, devant ce cercueil au pied duquel je vais déposer mes regrets, ne doit point rester impunie. Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse ; c'est à la dignité suprême ; c'est à l'état tout entier. Saisissez-vous du coupable, qu'il soit conduit au vieux château, et qu'il y demeure jusqu'à ce que j'en aie autrement ordonné.

TELLHEIM, à lui-même.

Ah ! me voilà justifié d'avoir voulu combattre l'arbitraire et la tyrannie autrement que par de froids raisonnements.

LE PRINCE.

La tyrannie !

TELLHEIM.

Vous ne savez pas . . . Votre altesse ignore . . .

LE PRINCE, au capitaine des gardes.

Je vous ai déjà dit de faire votre devoir, monsieur : délivrez-moi de ces persécutions.

SCENE VII.

TELLHEIM, KARL, LE CAPITAINE DES GARDES, COURTISANS, GARDES.

KARL, à Tellheim avec désespoir.

Ah? voilà, voilà les fruits de votre imprudence : Waldorf va être jugé, déshonoré sans que vous puissiez le secourir.

TELLHEIM, à lui-même.

Je ne me pardonnerai jamais. Je le vois trop tard, j'ai tenté avec l'inexpérience de mon âge une entreprise qui aurait demandé toute la sagesse d'un homme mûri par les années et par l'habitude de la cour.

LE CAPITAINE DES GARDES, à un officier.

Monsieur, exécutez les ordres de monseigneur le duc.

(*L'officier et deux gardes s'emparent de Karl.*)

TELLHEIM, le pressant dans ses bras.

Karl! mon ami.....

KARL.

Adieu, adieu. Ah, vous avez fait notre malheur à tous!

TELLHEIM, le suivant.

Je le partagerai, je le subirai avec vous. Ah! que ne puis-je l'attirer sur moi seul!

SCENE VIII.

LE CAPITAINE DES GARDES, STOLBERG.

STOLBERG.

Que vois-je! qu'y a-t-il donc?

LE CAPITAINE.

Je fais conduire le sous-lieutenant Karl de Tellheim au Castel.

STOLBERG.

Karl de Tellheim! celui à qui je destine ma fille; un jeune homme plein de mérite et de bonnes qualités, frère de l'ami du prince, enfin!

LE CAPITAINE.

C'est monseigneur lui-même qui vient de l'ordonner.

STOLBERG.

Monseigneur ! son altesse royale ?

LE CAPITAINE.

Son altesse royale : Karl a manqué... manqué au respect...

STOLBERG.

Au respect dû à son souverain ? . . .

LE CAPITAINE.

Avec une assurance, une audace ! . . . Vous m'en voyez encore étourdi, saisi.

STOLBERG.

Soutenez-moi . . . mes genoux fléchissent, je me sens défaillir. O mon ami, mon pauvre ami, dans quel temps vivons-nous ? Maudite jeunesse ! c'est l'université, ce sont leurs diables d'études c'est le progrès des lumières qui les pervertit comme ça. — Je ferais voir dans les chroniques de ma famille que depuis le temps où les Stolberg ont eu l'honneur d'être admis auprès de leurs souverains, jamais aucun d'eux n'a eu l'insolence de se permettre un mot, une réflexion. O Dieu ! devant nos souverains, nous avons toujours courbé la tête.

LE CAPITAINE.

Il en a été de même dans ma famille.

STOLBERG.

Dans toutes les familles nobles, mon cher . . . Nous nous dédommions sur le peuple. — Comment son frère prend-il la chose ?

LE CAPITAINE.

Il a encouru lui-même la disgrâce de monseigneur.

STOLBERG, avec joie.

Tellheim ! le baron de Tellheim, son compagnon d'exercices, son ami !

LE CAPITAINE.

Il ne l'est plus : son altesse vient de lui dire en propres termes : « Abuser de mon amitié, c'est la perdre ; et je vous la retire. »

STOLBERG, se frottant les mains.

Monseigneur lui a dit cela ! vous l'avez entendu ?

LE CAPITAINE.

De mes deux oreilles.

STOLBERG.

C'est charmant ! . . . Il a du caractère, notre jeune prince . . . Nous en ferons tout ce que nous voudrons . . . Je suis bien aise qu'il nous débarrasse de ses Tellheim. Karl n'aura pas ma fille : je la lui donnais à regret . . . seulement dans l'intention de montrer ma déférence pour les sentimens du maître. Je la donnerai à un autre. Vous dites donc que les deux frères sont en charte privée ?

LE CAPITAINE

Il n'y a que Karl. Je n'ai pas osé prendre sur moi de faire violence à l'autre . . . l'ami de son altesse !

STOLBERG.

Si j'avais été à votre place, cela ne m'aurait pas arrêté. — Voyez-vous, mon cher feld-maréchal, en fait de disgrâce, il n'y en a pas de plus complète que celle qui tombe sur un favori ; il n'en revient jamais. Vous avez manqué là de tact, ça m'étonne.

LE CAPITAINE.

Eh bien, que ne vous chargez-vous de l'affaire ? Vous avez assez de pouvoir.

STOLBERG.

J'aimerais mieux que ce fût vous.

LE CAPITAINE.

J'aimerais mieux que ce fût vous aussi.

STOLBERG.

Monseigneur revient ; laissez-moi sonder le terrain ; nous verrons quel parti nous devons prendre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE PRINCE, arrivant pensif.

STOLBERG, à lui-même, mais haut.

Qui aurait jamais dit cela ? un homme qui devait être plus qu'aucun autre fidèle, dou, respectueux . . .

LE PRINCE.

De qui parlez-vous? monsieur le grand chancelier?

STOLBERG.

Je parle du petit Tellheim, monseigneur. Il vient de se livrer à des emportemens...

LE PRINCE.

Oh! Karl! je le sais.

STOLBERG.

Son frère aussi, monseigneur : son frère aussi... (*avec précaution*) Sans respect pour les lieux... pour les usages de la cour... il a fait, dit-on, entendre des propos...

LE PRINCE.

Lui?

STOLBERG.

C'est peut-être votre absence qu'il l'a encouragé!

LE PRINCE.

Ce serait une lâcheté... que je ne pardonnerais pas.

STOLBERG.

Il dit que vous le nommiez votre ami... Il croit peut-être pouvoir abuser... un peu... Après tout ce ne serait pas... un grand mal...

LE PRINCE, vivement.

Pas un grand mal!... c'en serait un que je ne dois pas souffrir; que je ne souffrirai jamais... le titre de mon ami, si je l'accordais à quelqu'un, ne devrait être pour lui...

STOLEBRG, achevant.

Qu'une obligation de donner l'exemple d'une soumission absolue... Monsieur le feld-maréchal le lui a bien fait voir. (*Le capitaine des gardes reste interdit.*)

LE PRINCE.

Il l'a fait arrêter! (*petite pause*) Eh bien; tant mieux! je l'approuve : il a fait son devoir. J'entends que chacun s'acquitte du sien sans égard pour la qualité de ceux qui pourraient avoir à s'en plaindre.

STOLBERG, bas au capitaine.

Vite, vite des ordres. (*Au prince tandis que le capitaine va parler bas à un garde qui sort immédiatement.*) Voilà une résolution, monseigneur, qui fait le plus grand honneur à votre Altesse. Elle prouve par là qu'elle est au dessus de faiblesses qui sont trop souvent le partage des maîtres du monde...

LE PRINCE.

De la faiblesse ; moi ! qu'on n'y compte pas.

SCENE X.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, arrivant par le tribunal et parlant à un officier qui veut la retenir.

Ne me retenez-pas, monsieur... Il faut que je parle à son Altesse ; il faut que je me jette à ses pieds. Il y va de sa gloire autant que de l'intérêt sacré qui me guide. (*tombant aux pieds du prince.*) Ah ! monseigneur ! grâce, clémence, justice !...

LE PRINCE.

Relevez-vous, relevez-vous, mademoiselle. Vous demandez justice : tous mes sujets peuvent la réclamer, mais debout comme un droit, et non à genoux comme une faveur.

EMMA, restant à genoux.

Ah ! cet orgueil ne convient pas aux malheureux. Oui, c'est une justice que j'implore ; mais je la recevrai avec reconnaissance, en vous bénissant, et comme une faveur.

LE PRINCE, la forçant de se relever.

Relevez-vous ; je le veux ; je vous l'ordonne.

STOLBERG, s'approchant du prince.

Mademoiselle est la fille du grand archiviste Waldorf.

EMMA.

Et celui qui vous donne cet avis, le plus implacable ennemi de mon malheureux père.

STOLBERG.

Mademoiselle !...

LE PRINCE,

Taisez-vous. (à Emma) Parlez.

EMMA.

Le grand archiviste vient de paraître devant ses juges, accusé d'un crime absurde et même, selon toutes les apparences, supposé.

LE PRINCE.

Supposé!

STOLBERG.

Injure gratuite à la justice. Un détournement de pièces. . . . une véritable concussion. Comment peut-on dire que cela soit supposé ? car, enfin, si lesdites pièces n'ont pas été détournées, on est en état de les représenter ; si on ne l'est pas, elles l'ont été ; il n'y a pas à sortir de là.

EMMA.

C'est l'argument des accusateurs. Mon père, sans doute, est responsable du dépôt qui lui était confié ; mais, malgré la plus active surveillance, une main infidèle. . . . encouragée, peut-être, à cette mauvaise action, n'a-t-elle pu soustraire ? . . .

LE PRINCE.

Accusez-vous quelqu'un ?

EMMA.

Ah ! que le Ciel m'en garde ! Mon père même, qui sait mieux que moi sur qui pourrait peser un tel soupçon, s'abstient de nommer personne ; il craindrait de se tromper, et de faire tomber sur un innocent le coup dont il se voit menacé. Mais sa probité, sa vertu, soixante ans d'une vie sans reproche, ne parlent-ils pas assez haut pour lui, et ne disent-ils pas qu'il est innocent ! Grâce ! (elle tombe de nouveau à genoux) grâce, monseigneur ! que la clémence signale le premier jour de votre règne ; et que ce favorable augure vous fasse accorder de nombreuses années par celui qui veille au bonheur des peuples !

LE PRINCE, bas à Stolberg.

Que sa voix est douce ! Elle me remplit d'émotion.

STOLBERG, de même.

De la fermeté, de la fermeté, monseigneur. C'est surtout en de telles occasions qu'il faut en faire preuve.

LE PRINCE, à Emma.

Quelle peine a donc été prononcée contre votre père ?

EMMA.

Aucune jusqu'à ce moment ; mais les juges délibèrent , et bientôt un arrêt cruel

LE PRINCE.

Pourquoi vous défier ainsi de leur équité ?

EMMA.

Ah ! monseigneur ! si , comme en des contrées plus heureuses , l'honneur et la vie de mon père étaient entre les mains de ses égaux , de citoyens désintéressés et n'écoutant que leur conscience , je ne craindrais rien pour lui , et ne fatiguerais pas votre altesse de mes plaintes ; mais je ne puis me confier en ceux qui prononcent sur son sort ; la plupart sont ses ennemis , et il est perdu si vous l'abandonnez à leur justice.

STOLBERG, voyant entrer le Président , suivi de deux juges et escorté d'un huissier.

Le jugement est prononcé ; on l'apporte à signer à votre altesse.

LE PRINCE, interdit.

J'avais cru que mon approbation n'était nécessaire qu'aux condamnations capitales.

(*Mouvement de terreur d'Emma ; les juges s'approchent.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, **LE PRÉSIDENT**, **DEUX JUGES**, **UN HUISSIER** ; puis un **HÉRAUT** vêtu de deuil.

LE PRÉSIDENT, au Prince en lui présentant un papier.

Monseigneur . . . le jugement porté contre Waldorf ; il vient d'être rendu à l'unanimité.

LE PRINCE, après avoir regardé Stolberg , et d'une voix altérée.
Donnez.

(*Le Président lui remet le papier ; l'huissier, un genou en terre, lui tient un carton sur lequel est une écriture.*)

STOLBERG, avec joie, observant le Prince qui a pris la plume.
Il signe.

LE PRÉSIDENT, de même.

Non . . . il écrit.

EMMA, à part.

O mon Dieu ! donnez-lui des pensées de justice et de clémence.

(*Le Prince, qui a fini d'écrire, signe, et remet le jugement au Président.*)

LE HÉRAUT, entrant.

Le cortège n'attend que son altesse pour partir.

LE PRINCE.

Qu'on se mette en marche ; je vous suis.

(*Il sort, les courtisans le suivent. Marche funèbre pianissimò.*)

STOLBERG, au Président.

Eh bien !

LE PRÉSIDENT.

Commutation de peine. (*Mouvement d'espérance d'Emma.*)
Emprisonnement perpétuel.

EMMA, s'évanouissant.

Ah !

(*Un juge la soutient ; Stolberg et le Président suivent le cortège avec un air de triomphe ; la toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIÈME ACTE.

La cour d'honneur du palais. Bâtimens à droite et à gauche. Au fond une grille. Le Bâtiment de gauche d'un style plus gothique que l'autre est occupé par les bureaux de la grande chancellerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

STOLBERG, *décoré du grand collier et de la plaque de l'ordre de l'éléphant rouge* ; le PRÉSIDENT, *vêtu en jeune homme, la tête couverte d'une perruque blonde, et portant la clé de chambellan. Ils sortent de la chancellerie. La sentinelle leur porte les armes.*

LE PRÉSIDENT.

Allons, allons, vive monseigneur ! un lever, un gala ; notre petite cour va devenir charmante. Ça me rajeunit de vingt-cinq ans. (*Il fait une pirouette et trébuche.*)

STOLBERG, le retenant.

Prenez donc garde de tomber. Nous allons jouir d'un sort d'autant plus agréable, que, délivrés de tous les penseurs, censeurs et autres espèces hétérogènes en un lieu comme celui-ci, c'est nous, mon cher président, c'est vous, c'est moi, qui allons tenir les rênes.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ai pas d'ambition ; gouvernez, gouvernez seul, mon cher chancelier, pour la gloire de notre jeune maître, pour son repos surtout, et pour notre bonheur à tous tant que nous sommes, pauvres courtisans, vos amis et vos créatures. Vous m'avez fait augmenter ma pension ; monseigneur m'a donné gracieusement une gratification honnête et la clé de chambellan, que puis-je désirer de plus ? il ne faut pas être insatiable. Songez à moi à la première occasion ; voilà tout ce que je vous demande

STOLBERG.

Soyez tranquille, je ne vous oublierai, vous, ni personne des nôtres. Voyez seulement comme j'ai traité ce pauvre commis aux archives, qui nous a facilité les moyens de satisfaire le ressentiment de monseigneur à l'égard de Waldorf : une bonne somme d'argent, une marque d'honneur, et un passeport pour les pays étrangers.

LE PRÉSIDENT.

C'est surtout le passeport que j'approuve.

STOLBERG.

Sans vouloir me donner plus de mérite que je n'en ai, il me semble qu'il y aurait quelque différence si vous aviez auprès de monseigneur des Waldorf, des Tellheim : cela à tenu à peu de chose.

LE PRÉSIDENT.

Ne m'en parlez pas, heureusement ils sont en lieu sûr.

STOLBERG.

Et je les veille de près... Ils écrivent, ils écrivent; le petit baron surtout; mais leurs lettres ne parviennent pas. J'ai établi au Castel une espèce de petit cabinet noir... qui me sert merveilleusement.

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis que vous approuver. Nous serions perdus sans cette sage précaution. Le prince laisse quelquefois percer le regret d'être privé de son ami...

STOLBERG.

J'ai préparé un petit événement pour en finir une bonne fois avec cette amitié puérile.

LE PRÉSIDENT.

Un événement ! Et peut-on savoir ce que c'est ?

STOLBERG.

Nous avons inventé ça, le feld-maréchal et moi.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! ah !

STOLBERG.

Pas grand'chose. Une petite émeute... c'est un moyen de

gouvernement comme un autre . . . Quelques coups de marteau dans les portes de la prison, quelques pierres dans les vitres du concierge . . . le feld-maréchal va venir tout effaré nous en donner avis, et ce sera ici un soulèvement général, une attaque à force ouverte contre l'autorité légitime et les droits que monseigneur tient de sa naissance. Il est comme feu son auguste parent, monseigneur, il ne veut pas qu'on lui fasse la loi. Il entrera dans une colère de tous les diables, et les prisonniers y gagneront quelques verroux de plus . . . et un peu de lumière de moins.

LE PRÉSIDENT.

Ingénieux, ingénieux, extrêmement ingénieux.

STOLBERG.

Chaque fois que le mal reparaitra, nous aurons recours au même remède jusqu'à ce qu'enfin son altesse, entièrement désabusée, ne songe plus à rien qu'à se livrer aux plaisirs dont nous commençons déjà si prudemment à l'entourer.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez une profondeur de vues . . . Voilà un vrai premier ministre . . . un véritable homme d'état.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EMMA, *vêtue très simplement.*

STOLBERG.

Hé ! que vois-je ! vous ici ? vous, mademoiselle ?

EMMA.

Oui, monsieur le chancelier de Stolberg, c'est moi. La prison où languit mon père est assiégée par une foule grossière et brutale. Son nom, prononcé fréquemment dans le tumulte, annonce des intentions sinistres et cruelles

STOLBERG, *bas au Président.*

Voyez-vous. (*A Emma.*) Vous vous trompez ; vous êtes dans l'erreur, sans doute.

LE PRÉSIDENT.

S'il est l'objet de ce mouvement, il est plus naturel de croire qu'on veut le soustraire à la justice de son altesse monseigneur le duc.

EMMA.

Non, non, monsieur ! l'émeute a lieu en plein jour ; elle est autorisée, et les ennemis de mon père sont seuls assez puissans pour commettre aussi hardiment un crime.

STOLBERG.

Parlez-vous de notre maître avec cette témérité ?

LE PRÉSIDENT.

O Dieu ! je ne puis vous entendre sans frissonner de tout mon cœur. Vous avez été élevée dans de singuliers principes, mademoiselle.

EMMA.

Ne feignez pas de prendre le change ; je parle des ennemis de mon père, et non de son altesse, qui ne le connaît pas.

STOLBERG.

Et quels sont-ils, ces ennemis, s'il vous plaît ?

EMMA.

Je vais me jeter aux pieds du grand-duc et les lui nommer. Suivez-moi ; vous saurez de qui je parle.

STOLBERG, la retenant.

Un moment. Quand votre père était à la cour, vous pouviez entrer au palais ; mais présentement cela vous est interdit.

LE PRÉSIDENT.

L'excessive simplicité de votre toilette

EMMA.

C'est le premier témoin de l'indigence à laquelle vous m'avez condamnée. Je suis obligée de subvenir aux besoins de ma mère mourante et de mon père prisonnier. Ces vêtemens vulgaires sont les miens ; ils font la parure des malheureux au rang desquels vous m'avez fait descendre.

(*Elle veut se précipiter dans le palais, Stolberg la retient ; le Capitaine des gardes entre vivement et s'approche de lui.*)

SCÈNE III.

STOLBERG, LE PRÉSIDENT, LE CAPITAINE DES GARDES.

LE CAPITAINE, prenant la main à Stolberg.

Mon cher chancelier !

STOLBERG.

Montez auprès de son altesse, mon cher comte. Vous voyez : je retiens ici.....

LE CAPITAINE, baissant la voix.

C'est que vous ne savez pas : nos gens ont manqué leur coup : ils n'étaient pas assez nombreux..... Nous sommes compromis.

STOLBERG, effrayé.

Compromis ! (*Il lâche la main d'Emma, qui entre précipitamment dans le bâtiment de droite.*)

LE PRÉSIDENT, à part.

Heureusement, je ne m'en suis pas mêlé, moi. (*Faisant le geste de se laver les mains.*) *Innocens ego sum.*

LE CAPITAINE.

Le peuple n'a pas donné dans le piège. Un sot animal de bourguemestre est survenu, jouant la gravité et l'importance : il a mis la main sur le collet à deux ou trois de nos soudoyés ; et, au moment où je vous parle, il a l'audace de leur faire subir un interrogatoire.....

STOLBERG.

Diable ! s'ils allaient parler.

LE CAPITAINE.

C'est ce que je me suis dit. Il n'y a que vous, que l'autorité de la simarre qui puisse intervenir en tout ceci.

LE PRÉSIDENT.

Certainement. Courez, courez, ne perdez pas de temps.

STOLBERG, au Président.

Et vous, montez là-haut, empêchez la petite de parler. O Dieu ! nous sommes entre deux feux. Venez, venez, comte, conduisez-moi. (*Ils sortent vivement.*)

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, *seul.*

(*Tirant sa tabatière.*) Montez là-haut. . . . Prenez garde que j'aïlle faire ce pas de clerc. C'est bien assez que je me sois laissé entraîner à condamner Waldorf. Ma position était si belle. . . . au milieu de la bascule, pouvant faire face à ceux qui s'élevaient, et tournant le dos aux autres. *Nullus sapiens semper est sapiens.* Waldorf était convaincu sans ma voix. Quelle imprudence de l'avoir donnée ! Depuis un mois que l'affaire est consommée, je n'en dors pas.

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, LE PRINCE, *suivi de son état-major ;*
EMMA.

LE PRINCE.

Encore une révolte ! je veux voir les choses par moi-même, et de près. (*A Emma.*) Ne craignez rien pour les jours de votre père. Je l'ai soustrait au glaive de la loi ; il ne tombera pas sous le fer d'un assassin. (*A un officier.*) Faites monter vos hulans à cheval. (*A un autre.*) Que l'artillerie des forts se dirige sur la prison. (*Les deux officiers sortent précipitamment.*)

LE PRÉSIDENT.

Je crois, monseigneur, que mademoiselle s'est beaucoup exagéré le péril, et que, dès cet instant, tout est rentré dans l'ordre.

LE PRINCE.

Qui vous l'a dit ?

LE PRÉSIDENT, *embarrassé.*

Mais. . . je l'ai entendu dire.

LE PRINCE.

Avez-vous entendu dire aussi que le baron de Tellheim m'ait écrit plusieurs fois ? . . .

LE PRÉSIDENT.

Ceci, monseigneur, n'est pas dans les attributions de ma charge.

LE PRINCE.

Et dans les attributions de qui, monsieur, est-il d'intercepter des lettres ?.....

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur, ceci regarde le directeur-général des postes du duché.

LE PRINCE.

Malheur à qui sera reconnu coupable de cette trahison !... Des messages secrets... adressés à moi !

LE PRÉSIDENT, à part.

Il est furieux.

LE PRINCE.

Je veux en être éclairci à l'instant. Que la prison de Tellheim soit ouverte, et qu'on me l'amène sans délai.

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur, permettez que je me charge de cet ordre.

LE PRINCE.

Vous ? Eh bien ! soit. Allez, allez donc, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Avec le plus grand plaisir. (*A part, en sortant.*) Que le Ciel nous prenne en pitié !

SCENE VII.

LE PRINCE, EMMA, OFFICIERS, puis STOLBERG.

LE PRINCE, à lui-même.

Tellheim s'était soumis... il m'avait écrit... pour reconnaître ses torts peut-être... et on me l'a laissé ignorer... Une détestable perfidie... une lâche jalousie de courtisan, sans doute, a audacieusement rompu le lien prêt à se renouer entre mon ami et moi. Ah ! je l'ai dit, malheur, malheur à celui qui se sera rendu coupable de cette trahison !

STOLBERG, rentrant.

Monseigneur, je vois qu'on a instruit Votre Altesse de ce qui se passe. — On lui a donné un avis imprudent, j'ose même dire téméraire. Je viens de chez le Bourguemestre où j'ai voulu m'assurer de tout par moi-même. La tranquillité publique n'a pas été un seul instant troublée sérieusement.

LE PRINCE.

Il y a eu quelque chose cependant, monsieur.

STOLBERG.

Il y a eu... Quand des hommes d'un certain étage se trouvent privés de leur liberté... il arrive assez communément... qu'ils ne sont pas contents.

LE PRINCE.

Parbleu! je le crois bien.

STOLBERG.

D'un autre côté... il faut convenir que le monde commence à devenir terriblement difficile à gouverner. Vous trouverez à chaque pas des esprits turbulens, inquiets, possédés de la manie de s'occuper des affaires publiques... comme si cela les regardait... Alors, c'est l'enfer pour quiconque tient le gouvernail.

LE PRINCE.

Parlez plus clairement, monsieur le chancelier : est-ce votre démission que vous m'offrez ?

STOLBERG.

O Dieu! ô Dieu, monseigneur! une démission! Votre Altesse peut compter que je ne la donnerai jamais. Je veux dire que dans l'intention de profiter des dispositions... dont je parle, il est possible que... de l'argent ait été répandu. Mais, grâce au ciel, le peuple est resté calme, et les agitateurs en ont été pour leur audace. J'exercerai à l'avenir une surveillance plus rigide, et ceci ne se renouvellera plus.

EMMA.

Monseigneur! il y a encore calomnie, encore preuve d'animosité dans ce perfide langage.

STOLBERG.

Il n'y a qu'erreur dans vos préventions, ma belle demoiselle. Loin d'être l'ennemi de votre père, comme vous le prétendez, je pourrais démontrer qu'en toute cette procédure, il me doit un service signalé. Il ne tenait qu'à moi de faire connaître un fait... qui eût changé en juste indignation la clémence de monseigneur... J'ai oublié mon devoir, ce fait, je l'ai écarté, dissimulé. — Voilà comme je suis l'ennemi de votre père. (*Au prince.*) Parmi les papiers saisis chez Waldorf

pendant l'instruction de son procès, il s'en est trouvé un
d'une nature . . . un plan de révolution . . . de bouleversement
général en ce pays.

LE PRINCE.

Pourquoi ne l'ai-je pas vu ?

STOLBERG.

Je viens de le dire, monseigneur ; je n'ai pas voulu trahir
un malheureux.

LE PRINCE.

Mais vous m'avez trahi, moi, monsieur. — Qu'est devenu
cet écrit ? je veux le voir.

STOLBERG.

A quoi bon, monseigneur !

LE PRINCE, avec impatience.

Je veux le voir, vous dis-je.

STOLBERG, s'inclinant.

A l'instant. Il est déposé là, dans les bureaux de la grande-
chancellerie . . .

LE PRINCE.

Allez le chercher, allez.

STOLBERG.

J'y cours.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, TELLHEIM, KARL, LE PRÉSIDENT ;
SOLDATS.

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur . . .

LE PRINCE.

Quoi !

LE PRÉSIDENT.

Conformément aux ordres de votre altesse, j'amène . . .

LE PRINCE.

Ah ! (*bds*) J'avais demandé Tellheim, et non son frère.

LE PRÉSIDENT.

Monseigneur . . . j'avais cru entendre . . . (*à part*). Si l'aîné
rentre en grâce, je ne suis pas fâché que le cadet me doive

quelque chose, moi ; sinon, on en remènera deux en prison tout aussi aisément qu'un seul.

LE PRINCE.

Une autrefois, soyez plus attentif. Tellheim, approchez. (*Tellheim obéit.*) Vous me reprochez sans doute de vous avoir retenu... d'avoir prolongé votre captivité?...

TELLHEIM, avec flegme.

Je ne reproche rien à votre altesse. Je sais que ce petit désagrément est une des conditions de l'ordre de société dans lequel ma destinée m'a appelé à vivre.

LE PRINCE.

Vous m'avez écrit... de votre prison ?

TELLHEIM.

Et mes lettres sont restées sans réponse.

LE PRINCE, embarrassé.

Je ne les ai pas reçues... elles ont été... interceptées... égarées.

KARL.

Interceptées ! des lettres adressées au chef de l'état !

LE PRINCE, prenant la main à Tellheim.

Que contenaient ces messages ? que me demandiez-vous ?

TELLHEIM.

Rien pour moi ; mais grâce pour un innocent qui a été condamné, au mépris de toute règle et de toute justice.

LE PRÉSIDENT.

J'en demande pardon à qui de droit : la chose jugée... est la chose jugée. On peut accuser des innocents, il n'y a pas le moindre doute ; mais dès qu'une condamnation est prononcée contre eux... au nom du souverain, ils sont nécessairement coupables.

TELLHEIM.

Vous savez de qui je veux parler, seigneur président ! Allez, je ne vous accuse pas : il n'y a de coupable ici que moi. (*Au prince.*) J'ai calomnié l'homme de bien : Waldorf n'a pas écrit le libelle que je lui ai attribué.

LE PRINCE.

Grand Dieu ! que dites-vous ?

TELLHEIM.

C'est l'ouvrage d'un écrivain obscur et vénal. Je savais ce qui devait résulter de cette imputation ; de quels malheurs votre disgrâce devait accabler le plus intègre de vos sujets. Je m'étais flatté de maîtriser les événemens ; cette méprise, cette présomption est devenue un crime. Frappé moi-même par le pouvoir que j'avais fait servir à la perte de l'innocent, il ne m'a plus été possible de l'empêcher. Si quelque forme légale m'eût protégé ; si quelque moyen de faire savoir la vérité à votre altesse m'eût été laissé. . .

KARL.

L'honnête homme n'eût pas été condamné, ou la malice de ses accusateurs et l'iniquité de ses juges auraient à l'instant paru dans toute leur infamie et leur scélératesse.
(*Le président fait une affreuse grimace et prend une prise de tabac.*)

EMMA.

Ainsi la prévention de votre altesse a fait prendre une consistance fatale à un crime imaginaire, et mon père est perdu, et sa triste famille est tombée au dernier degré de l'opprobre et du désespoir.

LE PRINCE, d'une voix forte.

Président de Sala! . . .

LE PRÉSIDENT, tremblant.

Monseigneur ?

LE PRINCE.

C'est vous qui avez condamné le grand archiviste ?

LE PRÉSIDENT.

Ce . . . n'est pas . . . précisément moi . . . C'est-à-dire . . . j'ai présidé le tribunal voilà tout.

LE PRINCE.

Était-il coupable ? l'avez-vous trouvé tel dans votre conscience ?

LE PRÉSIDENT.

Il a été condamné, monseigneur . . . et sur des preuves qui m'ont paru irrécusables.

EMMA.

Il n'a été entendu qu'un témoin.

LE PRINCE.

Un seul !

LE PRÉSIDENT:

Mais important. . . . bien instruit des faits. . . . un employé des bureaux du grand archiviste lui-même.

KARL.

Le dénonciateur. . . .

EMMA.

Et, selon toutes les apparences, l'auteur complaisant du crime imputé à mon malheureux père.

LE PRINCE, vivement.

Où est cet homme? (*Au président.*) Répondez donc, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Il est. . . Depuis quelques jours, je crois, il a pris ses passeports. . . . pour l'Espagne. . . ou pour le Portugal. (*A part.*) Je voudrais bien être à sa place!

LE PRINCE.

Oh! je voulais le bien, je le voulais sincèrement, le ciel m'en est témoin! Et voilà ce qui se fait en mon nom! (*A Tellheim.*) Comment éviter ces horribles abus d'une autorité qui doit avant tout être juste?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, STOLBERG.

STOLBERG, présentant un manuscrit.

Monseigneur, voici. . . .

LE PRINCE.

L'écrit de Waldorf? (*Il jette les yeux dessus.*)

STOLBERG.

Il est tout entier de sa main.

LE PRINCE.

Qu'on fasse venir le grand archiviste. (*Au président qui se met en devoir de sortir.*) pas vous, pas vous, président de Sala. (*A Karl.*) chargez-vous de cet ordre.

EMMA, à Karl.

Je vous suis. Oh! le messenger est bien choisi pour une bonne nouvelle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, hors KARL ET ENMA.

LE PRINCE, parcourant l'écrit de Waldorf.

Ceci est un projet de constitution. (*A Stolberg.*) Vous disiez un plan de bouleversement et de révolution.

STOLBERG.

Eh mais... une constitution, monseigneur... Que votre altesse daigne lire... C'est une constitution libérale. (*Il lit en suivant du doigt pour indiquer au prince.*) « La souveraineté émane du peuple et s'exerce en son nom.

LE PRÉSIDENT.

Ah, Dieu!

STOLBERG.

« Tout citoyen est libre; les citoyens sont égaux.

LE PRÉSIDENT.

Démagogie, démagogie.

STOLBERG.

« La loi est l'œuvre et la règle de tous », etc., etc. Pis qu'en France!

LE PRINCE, à lui-même, après être demeuré un moment pensif.

Souverain... de par le peuple...

STOLBERG.

Oui, ne pouvant plus avoir de libre arbitre; forcé en tout de prendre la loi pour guide. Gouvernez avec cela; trouvez-moi des ministres!

LE PRÉSIDENT.

Des fonctionnaires de toutes sortes.

TELLHEIM, souriant.

Pour cela, ne craignez rien, on en trouvera toujours.

STOLBERG.

Des ministres qui suivent exactement la loi?

TELLHEIM.

Ce n'est pas ce que je dis.

LE PRÉSIDENT.

Et des magistrats, des fonctionnaires publics?

STOLBERG.

Vous l'entendez joliment.

(*Bruit, cris dans la coulisse; musique triomphale.*)

LE PRINCE.

Qu'est-ce que j'entends ?

STOLBERG, regardant au fond.

Une foule considérable qui s'approche.

LE PRÉSIDENT, de même.

Elle porte un homme en triomphe.

STOLBERG, s'écriant.

C'est Waldorf, c'est Waldorf ! Il croit nous imposer, sans doute.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, WALDORF, KARL, EMMA, PEUPLE.

PEUPLE déposant Waldorf à la porte du fond.

Vive Waldorf ! vive le grand duc ! vive la justice du prince !

(Mouvement parmi les officiers et les soldats.)

TELLHEIM.

Vous entendez, monseigneur, c'est à vous aussi que ces acclamations s'adressent.

WALDORF.

Est-ce, en effet à la justice de mon souverain ; n'est-ce qu'à sa bonté que je dois la fin de mes malheurs ? (Il fléchit un genou.)

LE PRINCE.

Relevez-vous, monsieur ; vous ne me devez rien, et j'ose à peine vous demander de me pardonner ce que vous avez souffert. Mais je veux tout réparer. Je vous fais grand chancelier . . .

STOLBERG.

Grand chancelier ! (Au Président.) Entendez-vous ?
(Le Président garde le silence, et lui offre une prise de tabac.)

LE PRINCE.

Je renonce au pouvoir absolu. (Il remet à Waldorf le plan de constitution.) J'adopte cet ouvrage, qui préserve le peuple des fautes du prince, et le prince du remords de les avoir commises. Que la loi seule règne désormais parmi nous ; et, comme vous le dites, qu'elle soit l'œuvre et la règle de tous : la mienne d'abord, et celle de tant d'hommes, dont le bonheur est mon premier devoir. Je veux cependant, une dernière fois, user de l'arbitraire.

LE PRÉSIDENT.

Aye! aye! aye!

LE PRINCE, à Waldorf.

Je veux que Stolberg et les lâches magistrats qui ont servi sa haine, subissent la peine qu'ils vous avaient infligée.

STOLBERG.

Grand Dieu!

LE PRÉSIDENT.

Pardon, monseigneur; mais cela n'est pas juste.

LE PRINCE, d'une voix tonnante.

La condamnation de Waldorf l'a-t-elle été?

WALDORF.

Monseigneur, que l'aurore de la liberté soit pure comme les beaux jours qu'elle nous promet. La liberté n'a pas besoin de cet holocauste, et ma cause ne doit pas être mêlée à la sienne.

TELLHEIM.

Non, sans doute. La faute qu'ils ont commise, d'ailleurs, est bien moins leur ouvrage que celui du régime qui la leur avait rendue facile.

STOLBERG.

Certainement... c'est la faute de ce mauvais régime-là. Quand la loi est muette, que voulez-vous qu'on écoute? Ses passions, son intérêt... c'est tout simple.

TELLHEIM, au Prince.

Bornez-vous à les chasser de leurs emplois, dont il est trop prouvé qu'ils sont indignes.

LE PRÉSIDENT.

Oui, bornez-vous à cela, monseigneur.

STOLBERG.

Tout le monde vous approuvera.

WALDORF, TELLHEIM, intercédant.

Monseigneur.

LE PRINCE.

Eh bien, soit! je vous retire vos emplois, vos pensions...

STOLBERG ET LE PRÉSIDENT.

Merci, merci, monseigneur. (*Criant de toutes leurs forces.*)
Vive le grand-duc Alfred! vive le souverain libéral!

LE PEUPLE.

Vive! vive le grand duc!

LE PRÉSIDENT.

Vous voyez, tout le monde est content.

LE PRINCE.

Je vous conseille cependant de quitter, le plus tôt possible, un pays où vont régner les lois et la liberté.

STOLBERG ET LE PRÉSIDENT.

Dès demain, dès demain, monseigneur.

STOLBERG, bas au Président, en sortant.

J'ai toujours sauvé le grand collier de l'éléphant rouge.

KARL, bas à Tellheim.

Et notre mariage ?

TELLHEIM, de même.

Paix ! il aura lieu, mais nous en parlerons ailleurs.

LE PRINCE, à Waldorf.

Hâtez-vous de promulguer cette loi, à laquelle je jure solennellement d'obéir, et comptez sur mon zèle à vous secourir dans tout ce que vous entreprendrez pour le bien public. (*A Tellheim.*) Hé bien ! Tellheim, vous êtes content de moi, j'espère ?

TELLHEIM.

Ah ! monseigneur, enchanté ! (*A part.*) Pourvu que cela dure !

(*Acclamations, fanfares. La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Imprimerie de PONSIS.